
1

Nous avons quitté le spatioport de Genève dans la nuit du 7 mars 2102. Sans difficulté ni incident. La région était calme, le temps agréable pour les humains et nous étions fort contents d'être arrivés après ces quarante et quelques jours de vol spatial depuis Mars. Le trajet en hyperlooper jusqu'à Zurich fut rapide et nous avons embarqué dans un jet-taxi. Ce qui devait nous permettre d'arriver à destination vers les sept heures du matin, en espérant que les Müshler seraient alors réveillés et debout.

Le premier couac est survenu quand le jet-taxi a refusé de dépasser la *Rotterand*, la frontière rouge comme la nommaient les Zurichois. Une ligne symbolique qui reliait Hochschulen à Fluntern, où l'ancien zoo avait été, depuis longtemps, définitivement fermé et abandonné, puis filait sur Dübendorf, avant de rejoindre Schwerzenbach. Cette sinuosité formait la limite nord du *Risikobereich*, le *RKB*, un secteur à risques, ainsi qu'il avait été surnommé et qui s'étalait entre les lacs de Greifen et de Zurich.

L'UZH, l'Universität Zürich, se trouvait hors de cette zone, dans une sorte de DMZ à la coréenne ou à la chypriote comme il se disait autrefois, une zone démilitarisée et neutre, au nord des 7^e et 8^e kreis.

Le *RKB* était un ensemble d'anciens quartiers autrefois aisés et riches, abandonnés lors de la grande récession et des catastrophes économiques de 2072 sur Terre. Ce fut étonnant, mais, lorsqu'en 95, la vie sociale avait repris des allures de presque normalité et qu'une certaine prospérité était revenue, ils ne furent pas pour autant réhabilités, ni repris en charge par le Stadtrat, le conseil municipal, pas plus que par les promoteurs immobiliers. La plupart des habitations, anciennes maisons plus ou moins cossues, immeubles bas qui, autrefois, avaient dû être de grand standing, s'étaient délabrées au fil des années ; les arbres des parcs, les herbes folles et la végétation y avaient repris en partie leurs droits. Dans une ville où l'on ne serait pas attendu à le trouver, il formait un secteur à l'écart du reste du monde et de l'Univers dont la population était composée d'ouvriers et petits employés mal payés, de gens aux revenus trop maigres pour parvenir à s'installer dans la ville elle-même, de marginaux, de bandes plus ou moins motorisées. Les champs et potagers y

avaient poussé sans tenir compte des obligations légales, qu'elles soient sanitaires ou agricoles ; les échoppes parfois douteuses avaient, elles aussi, fleuri de tous côtés.

Pour autant, ce n'était pas une jungle urbaine comme j'en avais connu dans certaines banlieues de Paris durant mes années sur Terre et au service de Monsieur de Lansy. Les crimes y étaient peu fréquents, les trafics, dont ceux de drogue, restaient très réduits, même si les bandes, nombreuses et souvent rivales dans leurs occupations de territoire, n'hésitaient pas à jouer du coup de poing et à se lancer dans des batailles rangées, sans que la mort soit au rendez-vous, ce qui était assez surprenant là aussi.

Tout s'y passait en vase clos et, depuis longtemps, la police ne s'aventurait plus dans ces quartiers. On réglait ses problèmes entre soi, sans s'occuper des lois officielles ni de ceux qui auraient dû obliger à les respecter. Cette situation avait amené les taxis à refuser de la traverser, même en empruntant les voies sécurisées comme la Kurhausstrasse, sous prétexte que trop de passerelles à piétons la surplombaient et qu'encore plus de tunnels passaient sous elle.

En quelques années, beaucoup de légendes urbaines étaient apparues et une étrange crainte de cette zone était née peu à peu, bien que sans réel fondement comme nous l'avions compris en étudiant articles et ouvrages qui abordaient ce délicat sujet. Ce qui n'empêchait pas la réalité de nous rattraper et de nous obliger à marcher pour tenter de retrouver la maison qui nous intéressait, une approche qui allait être, de ce fait, moins discrète que nous l'avions souhaitée.

Nous aurions dû louer un jetcar autonome, me suis-je dit alors que le jet-taxi faisait demi-tour et s'éloignait. Mon frère a hoché la tête, par cette habitude que nous avions d'imiter les humains afin qu'ils nous acceptent plus aisément à leurs côtés. Dans le même temps, il activait comme moi son GPS et recherchait le chemin le plus court pour parvenir à notre destination vers Sonnenberg.

À mon poignet, Gamovar me signala que les liaisons radio n'étaient pas parfaites et qu'il risquait de subir des coupures si nous avions à nous enfoncer au plus profond du RKB. J'aurais presque obligé mon visage à simuler une moue ; tout ce qu'il nous fallait espérer, c'est que le secteur ne soit pas aussi complexe et difficile pour nous que le Bronx l'avait été pour Isaac Sidel.

« Bah, me répliqua mon frère par les ondes, nous ne risquons pas, nous, d'attraper de ver solitaire.

« Et saurons rester intègre, n'ai-je pu m'empêcher d'ajouter, avec cette pointe d'humour que nous nous efforcions, vaille que vaille, d'acquérir depuis que j'existais, sans parvenir à arracher de sourire à beaucoup d'humains. En dehors de notre ancien protégé Thomas qui, enfant puis ado, riait souvent de tout et n'importe quoi, y compris de moi, plus que de mes plaisanteries...

J'ai observé les alentours. Faute d'entretien depuis quatre décennies, trottoirs et rues étaient fendus et crevassés en de nombreux endroits, soulevés par les racines et envahis par les herbes folles. Les arbres qui les bordaient étaient hauts et touffus, les haies étaient redevenues sauvages ; toute la végétation avait poussé dru au point que certains parcs et jardins ressemblaient à des jungles miniatures. Les murs gris et sales étaient souvent lézardés et abîmés. Les portails avaient disparu ou pendaient lamentablement, les portes des maisons auraient eu besoin d'être lavées et repeintes ; quant aux volets roulants des fenêtres ou des devantures, ils ne brillaient guère et les rares enseignes lumineuses qui fonctionnaient encore restaient souvent figées sur une seule image. Par ici, les jetcars étaient de vieux modèles et les jetmos, désuètes et retapées, étaient bariolées de fanions et d'objets hétéroclites servant de décoration et, sans doute, d'identification de leurs propriétaires. Les piétons étaient nombreux, bien plus que dans la cité cossue qui entourait les lieux ; ; beaucoup étaient rassemblés en petits groupes et discutaient avec animation. Des gamins et ados couraient, criaient et jouaient de tous côtés, ce qui laissait penser qu'ils ne devaient passer que le strict minimum de temps devant les holoécrans éducatifs et encore moins aller dans des écoles physiques.

Mon frère a fait les premiers pas pour rejoindre notre destination ; la maison des Müshler était à moins de trois kilomètres d'ici. À peine neuf minutes en marchant avec retenue afin de ne pas trop attirer l'attention. Deux androïdes au corps de plastamétal et aux formes si parfaitement humaines, y compris de visage, se remarquent déjà beaucoup trop dans cet environnement, alors que nous étions passés totalement inaperçus à l'astrogare de Genève et dans le tube de transport menant à Zurich. Heureusement, nul ne pouvait nous confondre avec quelque robot policier aux formes plus frustes ; aucun d'eux n'a de visage si parfaitement humanoïde, ni ne se promène coiffé d'un panama crème comme nous. Ce qui me faisait regretter de n'avoir pu y ajouter un trench ou une gabardine, comme autrefois certains détectives tel Edward G. Robinson dans *Assurance sur la mort*.

Mais nous étions déjà assez remarquables et remarqués ainsi. Qu'importe, l'idée aurait été encore plus plaisante de se la jouer à la John Constantine. Après tout, le mystère vers lequel nous nous dirigeons pouvait être paranormal et l'idée de lancer une de ses répliques un peu crues en réponse aux remarques égrillardes des gosses qui nous suivaient de loin aurait été plaisante.

Hardis, mais sans trop de témérité, ces derniers s'arrêtèrent à distance respectueuse lorsqu'en plein milieu de la Tittisstrasse, nous nous sommes plantés devant une maison propre et discrète, mais aux murs défraîchis comme tant d'autres. Elle était posée sur une butte artificielle que traversait un escalier accoté d'une sente de plastabéton montant en pente douce. Les volets étaient ouverts et le portail métallique, qui paraissait bloqué à mi-chemin sur ses rails de guidage, tenait plus par une intervention des dieux de l'Olympe que par la force de ses axes. Un large chemin recouvert de grenailles menait à un garage logé dans la butte. Mon frère poussa un portillon placé au milieu d'un muret qui devait servir de clôture très symbolique et tira sur une chaîne pendant d'un arbuste, faisant tinter une clarine rouillée.

Une fenêtre s'ouvrit à grand bruit et une jeune fille, plutôt mignonne selon les critères humains, se pencha, prenant appui sur les mains. Elle écarquilla les yeux en apercevant les deux androïdes que nous étions, avec nos corps rigoureusement identiques. Du moins si on excepte mon poignet gauche qui était gonflé par la surplaque où se logeait Gamovar.

Elle resta statufiée quelques secondes avant de lancer :

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Gerulf et Gerulf de l'Agence Mars Marlowe, nous sommes IPI et...

– Hyepi ? Qu'est-ce que c'est ?

– *Aye Pi*. Interplanetary Private Investigator. Détectives privés ou Privat-detektiv si vous préférez. Nous sommes venus à la requête de monsieur Daniel Müshler.

Derrière nous, je devinais que les gosses du quartier s'étaient rapprochés. Mon frère s'avança, retira son chapeau et monta deux marches pour que la demoiselle l'aperçoive mieux. Vingt-cinq ou vingt-six ans. Cheveux châains assez courts, un visage ovale et de grands yeux qui brillaient ; d'ici, je ne voyais que le haut de son corps, mais elle devait être assez grande. Je me suis retourné avec brusquerie ; les gamins ont sursauté, mais n'ont pas reculé de plus de cinq centimètres et demi. Ils étaient là pour voir autant qu'écouter et ne comptaient pas le moins du monde être intimidés. Le mot détective avait

fini d'attiser leur curiosité encore plus que nos formes. Ce qui n'avait aucune importance. Il ne nous avait pas été demandé de montrer la moindre discrétion et leur curiosité pouvait nous être utile s'ils avaient entendu ou vu des détails intéressants, un peu comme les quatre de Baker Street, en plus nombreux.

Notre objectif était, pour l'heure, d'approcher Müshler. À la fenêtre, la jeune fille appelait le dénommé Daniel sans nous quitter des yeux. Mon frère a fait deux pas supplémentaires et nous avons lâché nos bestioles au même instant. Lui, d'un discret claquement des talons, une série de cafards qui allaient scruter les lieux et surtout la maison. Moi, depuis mes poignets, des billes volantes, aux formes de guêpes et de mouches. Notre arsenal d'espions artificiels s'était étoffé et amélioré de manière non négligeable depuis nos débuts, mais nous n'avions pas encore eu l'occasion de les utiliser ; les petites enquêtes martiennes qui avaient suivi notre installation, après l'aventure du *Diable Rouge*, s'étaient révélées trop simples à résoudre.

– Je n'ai jamais demandé de détective. Fichez le camp d'ici ! lançait un jeune homme à peine plus âgé que la fille.

Brun, cheveux bouclés, portant des lunettes, il ressemblait parfaitement aux holos que nous avions trouvés de lui.

– Je constate que votre phonecuff est en liaison-active, répliqua mon sosie. Je vous envoie donc l'ordre de mission et le détail de l'acompte que vous nous avez fait parvenir en même temps que les actes de voyages pour rejoindre Terre et votre maison.

Si le dénommé Daniel avait voulu réagir, il ne l'aurait pu. Mon frère avait déjà transmis les éléments et les deux jeunes gens sursautèrent lorsqu'ils jaillirent du poignet de Daniel. Ils se mirent alors à discuter à vive voix, à la fois inquiets, excités et intrigués, semblait-il. D'un doigt énérvé, le jeune homme a fini par effacer les holos, avant de se pencher et de lancer d'une voix irritée :

– Montez ! Amélie va vous ouvrir. Et vous les gosses, a-t-il ajouté, filez ! Y'a rien qui vous regarde.

– On prévient quand même Bonaparte, a crié un jeune garçon avant que la petite bande mixte ne s'égaille comme volée d'étourneaux.

Le jeune homme a haussé les épaules et baissé la main en un geste fataliste. Nous sommes entrés et j'ai activé une nouvelle série de cafards et de billes volantes. Devant nous, la porte s'est ouverte avec brusquerie sur une Amélie au front soucieux ; d'un doigt impérieux, elle nous a indiqué l'intérieur et l'étage. Les lieux propres, quoiqu'anciens et passés de mode, étaient

nets de toute poussière et entretenus avec soin. L'un de nos cafards nous montra d'ailleurs deux petits robots de nettoyage en pleine activité. Chapeaux en main, nous nous sommes retrouvés dans le salon, face à un Daniel qui faisait les cent pas en proie à un visible énervement :

– Je ne sais pas qui vous êtes vraiment. Votre holo d'identification semble authentique et le certificat m'a été renvoyé comme accrédité quand j'ai demandé sa vérification. Mais je ne comprends ni votre venue ni votre but. Vous avez vu où nous vivons ? Vous croyez que j'ai les moyens de payer deux détectives pour un quelconque travail ? Sans parler de faire venir quelqu'un de Mars jusqu'ici. Rien que ce voyage... je... ça me coûterait plusieurs mois de mon salaire de chercheur.

La jeune Amélie s'approcha de lui et l'obligea à se taire puis à s'asseoir sur un canapé usé, avant de s'installer à ses côtés. Amélie Diprinovitch, originaire de l'ancienne Sébastopol. Vingt-quatre ans, étudiante à l'ETH en nanotechnologie et nanobiologie. Petite amie et officiellement fiancée de Daniel Müshler depuis bientôt un an – il existe donc des humains qui se fiancent encore, me suis-je étonné auprès de mon frère. Gamovar ne réagit pas et continua à nous présenter les références de la demoiselle. Elle était chercheuse comme Daniel et ses travaux étaient financés par la OHT-6M, l'ONT-Bm ou, si l'on préfère, l'Obshchestvo NanoTekhnologiy Biologii Moskva. Suivaient de nombreuses informations qu'il avait glanées via les réseaux de l'Université.

Il nous confirma que Daniel avait bien vingt-six ans, était réellement docteur en robomorphisme, spécialiste de la remodelisation d'IA, et enseignant-chercheur à l'UZH, dans le laboratoire de la très célèbre professeure Agnès Maller. Mais Gamovar venait de découvrir qu'une partie de ses travaux étaient cofinancés par un partenariat entre les universités moscovite et zurichoise, partenariat dans lequel intervenait la Venus-Lloyd's Robottechnologie, Vi-LR.

Étrange association quand on sait que les Vénusiens n'appréciaient pas toujours les Terriens, pas plus que les Martiens d'ailleurs, depuis la guerre des 100 Jours et la création de la Spatiale par les Barons Rouges en 2070.

– Malgré votre situation, nous avons estimé possible que vous soyez notre commanditaire. Puisque vous nous dites que ce n'est pas le cas, il semblerait que quelqu'un vous offre les services de notre agence, expliquait mon frère. Je vous suggère d'en profiter et de nous utiliser pour résoudre le pro-

blème qui se pose à vous. Nous ne savons pas tout de la situation dans laquelle vous vous trouvez, mais notre lettre de mission indique, bien que de façon ambiguë, la disparition de votre frère cadet et de son robot, il y a cinquante-deux jours, puisqu'il nous en a fallu quarante-quatre pour arriver jusqu'ici après que nous ayons accepté ce contrat.

Ni Daniel, ni Amélie ne répliquèrent, tout au plus avons-nous constaté que cette dernière agrippait fermement la main de son fiancé, tout en affichant une colère retenue à notre rencontre.

– Ce qui nous intrigue pour l'instant est le fait qu'aucun signalement de disparation, ni de fugue, le concernant ne circule sur quelque réseau que ce soit. Aucune plainte n'a été enregistrée auprès des autorités policières et juridiques ; aucun avis de recherche n'a été diffusé par ces mêmes autorités. Nous voulons bien croire que vivre dans la *RKB* a quelque incidence là-dessus, mais pas à ce point.

Il n'ajouta pas que c'était ce détail qui nous avait poussés à répondre favorablement et si rapidement, outre le fait que Thomas, notre ancien protégé, et son frère adoptif Alexis, suivaient des études à l'UZH. Ce qui nous offrirait l'occasion de les revoir et de passer quelque temps avec eux.

Devant nous, les deux jeunes gens se sont levés et écartés s'entourant, à notre étonnement, d'une bulle de silence. L'appareil devait être récent, car, non seulement il brouillait avec une étonnante efficacité les ondes sonores en son sein, nous interdisant d'entendre leur échange, mais il générait une déformation de l'air qui nous empêchait de lire sur leurs lèvres. Bien sûr, ce n'était pas parfait, mais il nous aurait fallu un équipement et des traitements trop complexes pour retrouver de manière fiable les sons et images réelles.

D'où sortaient-ils un tel équipement ? Ni l'UZH ni l'ETHZ ne devait en mettre à disposition de leurs employés et chercheurs en dehors de ceux disposant d'habilitations dites défense, encore moins laisser sortir un appareil aussi sophistiqué. Même s'il était facile à dissimuler, il devait être étroitement sécurisé. La question était du ressort de Gamovar qui lança de nouveaux loups – nos logiciels espions – sur les réseaux.

En attendant, devant nous, les deux jeunes gens discutaient ferme, se disputant presque. Bien que paraissant tous deux jouer une étrange comédie, Amélie semblait moins agitée que son compagnon et sut le calmer. Ce ne fut apparemment pas de gaieté de cœur, mais il coupa la bulle et nous fit signe de nous installer. Il ne montrait aucune envie de parler de cette disparition avec quiconque, encore moins avec un androïde, fût-il un détective.

– Je me propose de vous écouter pendant que mon frère fera un tour des lieux...

– De... que... ?

Visiblement énervé, Daniel en bégayait presque ; ce fut Amélie qui réagit :

– Écoutez ! Ludovic n'a pas physiquement disparu, c'est pour ça qu'il... qu'il n'y a pas d'avis de recherche. C'est un peu compliqué. Pour l'instant, il est... endormi et au calme dans sa chambre. Il ne faut pas aller le réveiller. Pas le brusquer, ni... Pas avant que ce soit l'heure de son traitement. Pas encore...

– Il n'y a aucun souci, ai-je répondu. Nous sommes équipés de gravifiques et je ne ferai pas craquer la moindre latte de plancher. Soyez sans crainte.

Avant que l'un ou l'autre ne puisse répliquer ou réagir, j'ai pivoté sur moi-même pour filer vers les chambres, alors que mon frère leur esquissait un sourire et s'asseyait devant eux en murmurant :

– Expliquez-moi la situation et cette disparition qui n'en est pas une.

* * *

L'étage, où nous trouvions, était en fait le plain-pied de la butte. Il comportait six pièces de vie. Trois chambres, deux grands salons et une cuisine désuète, mais généreusement aménagée et robotisée. S'y ajoutaient deux salles de bains, équipées de commodités humaines. Le premier salon était celui où mon frère et les deux jeunes chercheurs étaient installés et discutaient. Le second, tout à l'opposé du couloir qui traversait la maison, était envahi par un amoncellement d'équipements électroquantiques, de pièces de rechange pour robots et androïdes, de barres holographiques en plus ou moins bon état, de câbles par centaines, de caissons et tiges NQ – du numérique – et mille autres objets dignes d'un atelier de robotique. Une série de têtes s'alignait sur une longue étagère ; juste en dessous, des cœurs quantiques étaient tout aussi soigneusement rangés.

Mais c'étaient les objets placés au milieu d'eux qui m'intriguaient. Mes billes volantes me les avaient montrés dès qu'elles avaient franchi le seuil de la pièce : deux cœurs lumineux pour IA. Ils ressemblaient à une version moderne et extrêmement compacte des systèmes lumineux conçus à une époque quelque peu ancienne où l'on espérait pouvoir remplacer ce qui s'appelait l'informatique électronique par l'informatique optique. Parfait pour de belles IA de grandes tailles, mais inutilisable pour les besoins et les nécessités

de miniaturisations actuelles. Or, là, je tenais en main un véritable cœur optique. Une sphère d'environ vingt centimètres de diamètre, enveloppée d'une grille de contacteurs et de rupteurs. Sa finition n'était pas parfaite, mais avait de quoi laisser pantois un humain tant elle était complexe.

– Gamovar, tu peux nous retrouver tout ce qui existe à ce sujet ? ai-je demandé virtuellement à mon compagnon de poignet. Si j'en crois l'étiquetage de leur enveloppe sécurisée, ces deux-là sont conçus à base d'yttrium.

J'ai abandonné la place. Nos cafards et insectes volants nous avaient montré d'autres éléments qui méritaient toute mon attention. Aussi ai-je filé vers la plus proche des chambres, la dernière, ignorant les deux précédents. La première avait été transformée en bureau de travail pour Daniel et son amie Amélie. Mes insectes n'y avaient rien trouvé d'intéressant. Pas plus que dans la suivante qui était celle où ils dormaient ensemble et dont le lit était fait avec grand soin. La troisième jouxtait ce salon-laboratoire...

La porte était un battant de bois coulissant que j'ai fait glisser avec précautions pour le refermer derrière moi, tout en veillant au plus grand silence.

C'était une chambre d'ado des plus classiques, si je m'en référais à celles qu'avait occupées Thomas. Un rangement qui tenait plus du cataclysme que de l'ordonnancement, avec des vêtements froissés jetés dans un coin. Des plaques mémoires posées n'importe où et n'importe comment, accotées à des lamelles holographiques éteintes ou encore scintillantes d'un mode veille mal activé, des étuis de liaison abandonnés, des jeux physiques... Les murs se paraient de posters en tissu recyclé, des affiches de dramas, accotées à celles de groupes musicaux, où se mêlaient *smurf métal* et *hardguner*... Plus étonnante, une œuvre graphique présentait une scène d'opéra dans laquelle se mêlaient l'imposante photo d'un chœur et celle d'un orchestre symphonique. Le lit, proche de la fenêtre, celui d'un ado, était occupé.

Ludovic Müshler, seize ans, y dormait. Un masque médical et translucide couvrait sa bouche et son nez ; son crâne chauve luisait sous les petites diodes de son appareil respiratoire. Ses bras et ses mains reposaient sur une couverture épaisse ; plus bas, la bosse de son corps s'arrêtait bien trop tôt. Au premier tiers des cuisses environ. Ce qui expliquait le fauteuil flottant qui reposait sur son support près du mur et rechargeait ses accus énergétiques. Aux côtés de ce siège, se tenaient, figés, deux robots filiformes de petite taille, à peine un mètre vingt, ainsi qu'un robot-humanoïde aux allures de préadolescent, un de ces modèles pédagogiques utilisés dans les collèges.

Malgré la pénombre de la pièce et sans avoir à activer ma vision nocturne,

je voyais la main droite du garçon, la plus proche de moi, se crispier et agripper la couverture, avant de la relâcher, puis de recommencer. Toujours silencieux, je me suis avancé de quelques pas. Le garçon ne devait plus vraiment dormir, car, alors que je n'étais plus qu'à un mètre du lit et avalais les robots-insectes qui me revenaient, il a tourné la tête et a planté son regard sur moi. Il n'a paru ni surpris, ni inquiet, mais plutôt interrogatif, en une expression qui me rappela, là encore, Thomas.

J'ai soulevé mon Panama d'un doigt puis incliné la tête pour le saluer et lui signifier que je l'avais vu. Il a légèrement levé la main et, en un geste impérieux, m'a invité à m'installer près de lui. Le masque devait le gêner pour parler, car je l'ai vu claper un bouton mural au-dessus d'un boîtier bardé de tuyaux translucides. L'un d'eux zigzaguait sur le lit pour rejoindre son masque facial. J'ai entendu le claquement de fermeture d'un appareil et sa respiration est devenue audible. Sifflante. Presque oppressée. Je me suis assis comme il me l'indiquait énergiquement et j'ai attendu, en l'observant au travers de mes scanners médicaux.

Ce qui m'a valu de commettre ma première erreur dans cette mission.

J'avais avalé mes insectes sans les interroger, pas plus que je n'avais cherché à couvrir l'habituelle sphère d'analyse de mon environnement, mon attention concentrée sur l'adolescent, son handicap et ses difficultés à respirer. J'avais été bardé de dizaines de programmes médicaux, de scanners et analyseurs afin d'être capable de réagir face à n'importe quelle difficulté biologique et organique qu'aurait subie Thomas. Ce qui m'avait permis de gérer et soigner ses plus petits bobos aussi bien que les diverses maladies et blessures qu'il avait eues. Or, là, je m'inquiétais des sifflements et des à-coups respiratoires que j'entendais, m'isolant de tout le reste avec une telle efficacité que je n'ai perçu que bien trop tard la présence derrière moi.

Bien sûr, j'aurais pu réagir brutalement, par un fauchage du bras ou de la jambe, mais il y avait Ludovic et il risquait d'être blessé si je n'immobilisais pas parfaitement la personne qui posait une arme contre l'arrière de mon crâne. Elle devait être dans la pièce bien avant que je n'y pénètre, installée parfaitement immobile, peut-être endormie sur la chaise à bascule que j'avais notée sans y déceler de particularités, ne percevant aucun danger dans cette maison, pas plus que de la part de ses occupants.

– C'est un diffracteur, l'andro, et je l'ai calibré sur toi, lança une voix féminine qui s'efforçait d'être ferme et décidée. Si tu touches à Ludovic ou *si tu bouges seulement les oreilles, je te coupe par le milieu.*

J'aurais aimé pouvoir sourire à cette phrase faussement voyou, comme si elle avait voulu se la jouer basse pègre du XX^e siècle. Au point que je me suis demandé où elle l'avait pêchée. Outre le fait que je ne disposais pas de la moindre oreille, me fendre la tête avec une telle arme l'abîmerait certes méchamment, mais ne m'empêcherait pas de bouger. Mes cœurs NQ et mes capteurs principaux sont dans mon torse pour commander la totalité de mes mouvements. Ma tête a pour raison principale de conforter mon apparence humaine, non d'être mon centre neuronal.

Pour l'instant, les questions fusaient en moi. Le diffracteur s'utilisait comme arme ou comme appareil de camouflage ; celui-ci devait être d'une belle puissance pour disposer de ces deux fonctions. En tous cas, il expliquait que mes insectes et moi n'ayons pas détecté la présence ni l'approche de cette jeune femme qui, pour l'instant, se tenait fort inconsciemment si près de moi. Trouver dans cette maison une bulle de silence et, quelques minutes plus tard, une telle arme relevait de l'improbable. Quel que fût celle ou celui qui nous avait missionnés, il ne l'avait pas fait pour une *simple* disparition. L'affaire promettait d'être corsée.

Puis la situation se modifia. Devant moi, le jeune Ludovic commença à bouger et sa respiration se fit soudain plus calme et surtout plus régulière. Je compris ne plus avoir à m'inquiéter pour lui. Basculant ma tête pour l'éloigner du diffracteur, mon bras est parti en arrière, activé par mes programmes de réaction, en un geste qu'aucun humain ne peut reproduire, pour agripper la main qui tenait l'arme. Il y eut un cri de surprise et de douleur alors que j'écrasais, avec précaution, les doigts et tordait le mince tube de l'engin. Dans le même mouvement, je me suis redressé et j'ai fait basculer l'adolescente puisque c'en était une. Elle a chu sans grâce sur le bas du lit, là où auraient dû se trouver les jambes du garçon.

J'ai désactivé l'arme et l'ai insérée avec précaution dans un réceptacle latéral de mes cuisses. Devant moi, la demoiselle s'était redressée avec vivacité et se tenait déjà debout entre moi et le jeune homme. Dans une pathétique et dérisoire tentative de le protéger. Ce qui dénotait quand même un sacré courage alors qu'elle venait d'être désarmée et mise à bas. Ou presque.

Le garçon, au même instant, a retiré son masque respiratoire et lui a murmuré d'une voix étrangement basse, dans laquelle subsistait un léger sifflement :

– Non, Voahangy ! Attends !

La jeune fille secoua ses longs cheveux d'un noir de jais, alors que sa

bouche s'étirait en un rictus de dénégation, mais c'était lui qu'elle regardait et non plus moi. J'en ai profité pour mieux les détailler alors qu'ils étaient près l'un de l'autre. Elle était brune de peau et paraissait métissée, entre Asie et Afrique. Son visage ovale était marqué par de hautes pommettes et un air de farouche bravade ; celui de Ludovic était pâle et avait le côté gauche tavelé de nombreuses petites cicatrices blanchâtres. Quant à leurs corps, si lui s'était vu amputé des jambes, elle avait, pour sa part, perdu ses membres gauches et portait, comme me l'indiquaient mes scanners, deux prothèses cybernétiques d'une extrême délicatesse et d'une haute complexité technologique, recouvertes toutes deux d'une peau de synthèse en parfaite symbiose avec son épiderme. Une adolescente cyborge qui devait avoir seize ans comme Ludovic et dont les membres artificiels portaient des micropuces d'identification militaire. Leur signal était semblable aux puces cyborges de la Spatiale, l'organisation syssolienne qui régenteait l'interspace de notre coin d'Univers et y régnait en maîtresse absolue. De nouvelles questions s'ajoutaient à celles, déjà nombreuses, que j'avais recensées.

Dans le même temps, j'ai scanné et photographié ce que je pouvais d'elle, demandant à Gamovar de trouver à partir de ces clichés, tout ce qui la concernait alors qu'elle se redressait. Dans le même mouvement et y mettant toute sa force cybernétique, elle tenta de me porter un coup de son bras artificiel. Je l'ai repoussée avec le plus de douceur possible tout en esquissant un sourire artificiel :

– Salutation, je suis Gerulf, je viens en paix, ai-je annoncé d'une voix basse.

– Que faites-vous ici ? a demandé le garçon, en attirant la demoiselle près de lui.

– Je suis détective et *quelqu'un* – je ne sais pas encore qui – nous a missionnés, mon frère et moi, pour retrouver un jeune garçon et son robot qui auraient mystérieusement disparu de cette maison. Je compute que vous êtes ce garçon et que le robot est l'un de ceux-ci. Vous êtes donc finalement revenus chez vous, durant notre voyage depuis Mars.

– Parce que vous venez de Mars ? s'est exclamée la jeune fille. Et pourquoi vous avez ce chapeau ridicule sur le crâne ?

Voahangy Rakotomonyjyara Rimampianinara. Malgache d'origine. Son prénom signifie « Perle » dans sa langue d'origine, m'expliquait Gamovar au même instant. C'est une lycéenne, comme Ludovic. Grave accident voici deux ans et demi. Était dans le même hôpital que le garçon. Ce qui explique qu'ils

se connaissent.

– Oh, vous trouvez qu’il me va bien ? ai-je répondu en soulevant un peu plus mon galurin. Il me donne un air de Sam Spade, n’est-ce pas ?

En principe, un humain n’est pas censé mettre en doute ce qu’il nomme l’équilibre psychoquantique d’un androïde. Si ce n’est que, vive comme un serpent, la *donzelle* s’est reculée en écarquillant les yeux et en se demandant si je n’avais pas de fêlures quantiques ou quelque chose de pire qui aurait pu être dangereux et contagieux pour elle. Pourtant, aucun bouton de fièvre n’était apparu sur mes joues ou mon front, pas plus que de boulon d’ailleurs.

– Êtes-vous ce garçon disparu ? ai-je redemandé me tournant vers Ludovic et ignorant la Perle.

– Je... Expliquez-moi pourquoi on vous a envoyé ici. Si vous êtes vraiment détective... vous...

Il hésita, fixa Voahangy un bref instant comme pour lui quémander de l’aide, avant de revenir vers moi et d’ajouter d’une voix vibrante d’espoir :

– Vous seriez capable de nous retrouver, moi et BY ?

* * *

Les deux jeunes femmes avaient aidé Ludovic à recevoir son traitement médical – au vu de ses grimaces, celui-ci paraissait fort désagréable – puis à se vêtir. Maintenant, il se tenait assis dans son fauteuil flottant, devant nous, Voahangy à ses côtés. À la demande du garçon, son frère Daniel et son amie Amélie étaient restés à sa droite, mais en retrait. Nous étions dans la pièce la plus intérieure du garage. Deux motojets et un atelier de mécanique occupaient une autre partie, fermée par une porte enroulable qui donnait sur l’extérieur. Avec deux fenêtres très étroites et basses, cet espace n’avait que peu d’éclairage naturel. Des spots à large faisceau laissaient découvrir des coins et recoins d’ombre où s’entassaient et s’étalaient des caisses de pièces de rechange robotiques ou numériquantiques, ainsi que des câblages en quantité encore plus importante que dans le salon de l’étage. Une dizaine de torsos de robots, usés et en piteux état, trônait au milieu de tout ce bric-à-brac, accompagnée de jambes et bras entassés dans une amusante pagaille.

Plus étonnants étaient l’empilement de batteries énergétiques et les draperies de câbles noirs et épais, dont plusieurs étaient calibrés pour des hautes tensions. Nos billes volantes nous avaient montré les panneaux solaires qui tapissaient ce côté-ci du jardin et qui n’étaient pas visibles de la rue ; de quoi

fournir en énergie la maison et tout le fatras robotique qui s'y entassait, véritable bazar de métaux, résines et polycomposés quantiques. Quant à nos cafards, ils furetaient de tous côtés depuis notre arrivée, mais n'avaient rien découvert d'intéressant, hormis ce lieu dans lequel nous nous trouvions maintenant et des équipements inattendus que je devais étudier plus en détail.

Je me suis donc mis à fouiner de façon presque humaine, de ci et de là, sans cacher mes recherches, pendant que mon frère qui avait déjà recueilli des informations auprès de Daniel écoutait le récit de Ludovic.

Parmi ce qui nous intriguait, il y avait bien sûr la table médicale, inclinable et repliable, qui occupait le centre de cette pièce. Vers la tête, se trouvaient deux casques câblés et recouverts de diodes ; leurs intérieurs étaient eux tapissés de centaines de fines aiguilles, assez courtes et d'épaisseur micrométriques. J'avais noté de fines gouttelettes de sang séché sur plusieurs d'entre elles, outre des restes de sueur sur les bandes de fixation frontale. À côté de la table, se dressaient deux supports de robots ou d'androïdes, semblables à ce que l'on pouvait trouver dans les vieux ateliers terriens. L'un d'eux était occupé par un androïde identique à celui aperçu dans la chambre du garçon. L'autre était vide, mais des éraflures, sans doute récentes tant elles étaient brillantes, indiquaient qu'il avait été utilisé il y a peu encore.

– Par quoi dois-je commencer ? demanda Ludovic en sortant de son silence alors qu'il me suivait des yeux, visiblement inquiet de me voir toucher à tout.

– Le mieux serait de nous raconter ce qui est arrivé ces dernières années, en commençant un peu avant l'accident.

– D'accord. Oui, forcément... Je... En tous cas, pas plus que Daniel, je ne sais qui a bien pu vous engager. Nous n'avons parlé de cette disparition à presque personne. Il n'y a que nous quatre et... euh... oncle Boris qui soyons au courant.

– Nous étudierons ce point plus tard, répondit mon frère d'une voix posée, s'asseyant devant le garçon pour être à sa hauteur. L'important est de comprendre pourquoi quelqu'un nous a fait franchir quelques millions de kilomètres afin d'enquêter ici.

– Ouais, ben, c'est pas gagné, alors répondit d'une voix amère le garçon qui serra les dents et les poings, avec une rage qui fit blanchir les cicatrices sur le côté de son visage.

Puis il s'est penché en avant, frôlant des deux mains les moignons de ses

jambes avant de venir sur son crâne lisse. Redevenu calme, il reprit :

– Ça risque d'être long. Enfin, je peux sauter ce que Daniel vous a déjà raconté, n'est-ce pas ?

– Non ! Il nous a narré ce malheur et ce qui a suivi de son point de vue ; or, c'est vous qui avez vécu ce drame, qui avez ressenti ces événements de manière très personnelle jusque dans votre chair. C'est votre histoire qui nous importe.

– D'acc... Dites, avant de commencer, comment on vous différencie ? Normalement, tous les andros sont conçus avec des éléments physiques qui les identifie sans risque de se tromper. Alors que vous, à part ce gros truc au poignet, vous êtes rigoureusement semblables jusqu'à ce chapeau et, en plus, vous vous appelez pareil...

– Dupont Té et Dupond Dé, ai-je murmuré.

– Quoi ? s'exclama-t-il en prenant lui aussi une expression de doute quant à notre intégrité quantique.

– Jusqu'à présent, le besoin de nous reconnaître l'un de l'autre ne s'est pas souvent révélé nécessaire ni utile. Mais nous veillerons à vous permettre d'y parvenir, si ce point vous dérange lors de nos futures rencontres. Parlez-nous de ces événements.

– D'acc... Oui ! Bon, vous... oui, avec l'énorme phonecuff au poignet...

– Gamovar. Il s'agit d'une IA enquêtrice qui se nomme Gamovar.

Pour la première fois, un sourire a étreint ses lèvres et ses yeux se sont mis à pétiller, adoucissant ses traits abîmés, alors qu'il ajoutait :

– D'aaaaacc... Ben, vous touchez pas à n'importe quoi. C'est un peu à cause de tout ça que c'est arrivé. Vous comprenez ? À cause de mes appareils...

Fin de l'extrait
